

VERTIGE

THÉÂTRE

GUILLAUME VINCENT

Des comédiens d'aujourd'hui se glissent dans la peau de leurs aînés pour revisiter le théâtre et les années 1980. Une mise en abyme sincère et drôle.

T

Vertige ou la chronique du temps qui passe, de la naissance de la vocation à la vie qui conforte – ou non – le désir de faire du théâtre, en passant par les années d'apprentissage. Quand l'auteur-metteur en scène Guillaume Vincent envisage une nouvelle création après l'isolement forcé des confinements, c'est vers les jeunes apprentis comédiens de l'École du Théâtre du Nord qu'il se tourne. Prof, il les avait déjà fait travailler en ateliers. Il les retrouve jeunes professionnels à l'occasion de ce projet.

Sept interprètes de cette promotion 2021 ont accepté de remonter le temps avec lui, non sans faire preuve d'un certain courage. Car l'aventure proposée n'était pas si aisée : incarner, à l'aube de leur propre carrière, la promo de l'école du Théâtre national de Strasbourg où Guillaume Vincent entraînait lui-même, vingt ans plus tôt,

en 2001. Et nourrir de leurs idéaux, de leurs questions (y a-t-il assez de femmes artistes et de minorités visibles dans les théâtres publics ?) ou de leurs propres expériences les figures d'apprentis théâtres du passé à jamais imprimés dans le cœur et l'esprit du metteur en scène.

Au début, les jeunes actrices et acteurs d'aujourd'hui – Suzanne de Baecque, Rebecca Tetens, Adèle Chouard ou Maxime Crescini – présents tels qu'en eux-mêmes sur scène peinent à s'y retrouver, dans l'évocation constante de cette année 2001 – et des deux tours jumelles s'effondrant sur New York pile au moment de la rentrée scolaire. Et puis, soudain, tout se cristallise. Grâce à la puissance de la fiction, et à Virginia Woolf, qui décrit dans *Les Vagues* (1931) le destin commun d'un groupe d'amis, de l'enfance jusqu'à la vieillesse. Ce flux et reflux de mélancolie si merveilleuse submerge

l'une des plus belles scènes du spectacle. Quand, à l'occasion d'une fête surprise, tous autour d'une table dressée façon nature morte, et sous des effets symphoniques puissants, ils portent la parole des personnages de la

romancière anglaise.

On sort d'une telle traversée avec le sentiment d'avoir vu un reflet sans enluminures de la vie d'artiste. Si proche du discours de Nina (l'héroïne de *La Mouette*, de Tchekhov), bien sûr citée : durer avec modestie plutôt que briller pour prêter sa voix aux poètes. Mais aussi rire de tout, des manies des metteurs en scène, de la misogynie au dixième degré du génial Feydeau, des rivalités, des ratages ou des goûts assumés pour la culture kitsch. Cette liberté si plaisante à voir n'a sans doute pas été possible sans une belle confiance entre le metteur en scène et la jeune troupe... Alors, bravo !

– **Emmanuelle Bouchez**

| 2h40 | Le 23 février, Angoulême (16), tél. : 05 45 38 61 62 ; 3 mars, Arles (13) ; 23 mars au 8 avril, Bouffes du Nord, Paris 20^e ; en avril et juin à Reims, Besançon et Rennes.



Un groupe d'amis autour d'une table dressée. Et le temps qui s'enfuit.